

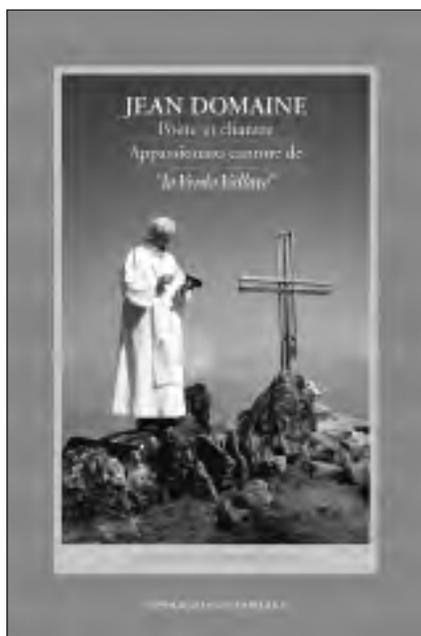
Jean Domaine

Poète e chantre, appassionato cantore di “La Verda Vallaye”

LE POÈTE PATOISANT

Pour seconder sa veine poétique, le chanoine Jean Domaine avait à sa disposition deux langues de culture qu’il maîtrisait parfaitement, le français et l’italien, mais il a composé la plupart de ses chansons en patois. Le patois : la langue du cœur, celle qu’il avait appris sur les genoux de sa mère, celle que parlait sa communauté d’origine, celle qui dénommait la réalité qui l’entourait : le paysage, les êtres et les choses, le travail et la vie des hommes. Or, il n’est pas aisé de savoir si ce choix était intentionnel, s’il a voulu, par la langue aussi, témoigner son attachement au pays natal, ou si tout simplement il a ressenti le patois comme l’instrument d’expression le plus conforme à son inspiration, le moyen le plus efficace pour rendre l’authenticité de ses émotions. Peut-être les deux choses à la fois. Mais, au fond, peu importe, car il y a dans ses textes une parfaite correspondance entre le sujet et les mots, entre les mots et les sentiments : d’ailleurs comment pourrait-on chanter la *dézarpa* dans une langue autre que le patois... ?

Le langage utilisé est celui de tous les jours, simple, franc concret comme la nature des hommes qui habitent la montagne, sans trop d’implications d’ordre symbolique, sans prétentions lyriques. Cela n’empêche que certaines expressions telles que : *lo tet que varde mèison*, ou encore *Su lo menten argoille lo torren*, aient une intensité poétique qu’on aurait du mal à restituer dans une autre langue. Dans les textes écrits par Don Domaine, les mots savants, les néologismes sont quasi inexistantes et les rares emprunts – *bocadzo*, *brui* – sont tirés du français. Il y a par contre l’emploi de vieux termes presque oubliés comme *rouége*, *gnalèi*, *argoille*, *entzarmeujà*, qui témoignent de l’attention pour les mots qui se perdent. Par ailleurs l’auteur ne se soucie guère de l’écriture du patois. Pour transcrire ses textes il utilise un code graphique hybride tantôt emprunté à l’orthographe italienne tantôt à celle de la langue française. Les incohérences et les aberrations y sont multiples et persistent tout le long de sa production. Cela est peut-être dû au fait que l’écriture n’était pour lui qu’un support à la mémoire pour ne pas oublier la



suite des mots, ce qui l'intéressait vraiment c'était la langue parlée, les manières de dire, les dictons, et même les comptines des enfants. Deux de ces chansons, *Marghita* et *Trotta trotta*, en effet, sont inspirées à des jeux verbaux accompagnés de gestes et de mimique que les tout petits apprennaient assis sur les genoux des grands-parents ou des sœurs aînées.

La transhumance saisonnière des troupeaux qui se pratique encore de nos jours a inspiré l'un des plus beaux chants composés par le Chanoine Domaine : *La désarpa*. Rythme, mélodie, paroles, tout contribue à recréer l'atmosphère particulière de la descente : la montagne devenue soudainement hostile, le remous du départ, la frénésie qui agite hommes et bêtes, la joie du retour au village. Les mots, parfois, laissent aussi percer le non-dit : le bonheur débordant du *tchit* qui chante *comme un augé e pense à mamma* en dit long sur son état d'âme pendant les mois de séparation... Le "autrefois" du village a été également la source d'inspiration pour des textes tel que *La tzanson di soque*, *Le-s-ecoule de ci no*, *Le gnalei*, mais l'auteur n'est pas passéiste, il ne regrette pas le bon vieux temps quand *de botte n'aiè pà, ni soù din le secotze*, mais il a du plaisir à partager avec bon nombre de Valdôtains certains souvenirs d'enfance dont l'écho persiste, au fond de la mémoire, comme le cliquetis des socques que l'on chaussait pour aller à l'école ou pour *gaer su la gliace*. Dans *Le gnalèi*, c'est l'entraîn joyeux qui s'empare du village lors de la cuisson du pain : le patriarche qui dirige, les mômes curieux qui entravent le travail, les ménagères affairées et les jeunes filles insouciantes qui perdent du temps à bavarder. Un tableau d'une vivacité surprenante esquissé en quelques vers, avec une tendre ironie...

Et aussi, fils du pays tel qu'il était, il ne pouvait s'en passer de dédier une chanson à la passion impérissable des Valdôtains : *La bataille di reine*. Inspiré, peut-être par l'épopée agreste de Cerlogne, sans prétendre d'en avoir l'ampleur et le souffle, ce poème est quand-même remarquable pour la fraîcheur du langage – *Do dzen paquet de vatze bien cornaie* – et pour la vivacité des images. La montagne, les grands espaces attirent le poète. L'effort pour vaincre la pente apaise les tensions du quotidien – *n'en leissà en plan fastude e magon* – tandis que l'âme est comblée par la beauté du paysage. Toutefois, en contemplant la *verta vallaye* il a la conscience que l'incomparable beauté des *campagne si bien solleillaye* n'est pas un don gratuit de la nature, elle vient de l'endurance, de la fatigue des hommes qui l'ont habitée. L'auteur se fait ainsi interprète d'un sentiment particulier, profondément enraciné dans le cœur des montagnards et parfois incompris par les étrangers, un sentiment de redevance, de respect envers la *Patria di viou*.

Du temps que le refrain de cette chanson nous causera un frisson d'émoi nous saurons que notre âme valdôtaine n'est pas encore morte.

Lidia Philippot